

**Frédéric Gros, *Marcher, une philosophie***

**La petite bibliothèque**

**2012**

**25 pages**

*stylo-bille, impressions numériques transférées à l'acétone*

Transcription manuscrite de passages de *Marcher, une philosophie*,  
de Frédéric Gros, Flammarion, coll. « Champs Essais », 2011.

Tout ce qui me libère du temps et de l'espace m'aliène à la vitesse.

Frédéric Gros, « Libertés », *Marcher, une philosophie*, p. 12.

Cette fois, il ne s'agit pas de se libérer de l'artifice pour goûter à des joies simples, mais de rencontrer une liberté comme limite de soi et de l'humain, comme débordement en soi d'une Nature rebelle qui me dépasse.

[...]

Par là, je veux dire qu'on ne va pas, en marchant, à la rencontre de soi-même, comme s'il s'agissait de se retrouver, de se libérer des aliénations anciennes pour reconquérir un moi authentique, une identité perdue. En marchant, on échappe à l'idée même d'identité, à la tentation d'être quelqu'un, d'avoir un nom et une histoire. Être quelqu'un, c'est bon pour les soirées mondaines où chacun se raconte, c'est bon pour les cabinets de psychologues. Mais être quelqu'un n'est-ce pas encore une obligation sociale qui enchaîne (on se contraint à être fidèle au portrait de soi-même), une fiction bête pesant sur mes épaules ? La liberté en marchant, c'est de ne pas être personne, parce que le corps qui marche n'a pas d'histoire, juste un courant de vie immémoriale.

Frédéric Gros, « Pourquoi je suis si bon marcheur (Nietzsche) »,

*Marcher, une philosophie*, p. 14-15.



Les bibliothèques sont grises, et gris les livres qui s'y écrivent : tout est surchargé de citations, de références, de notes de bas de page, de prudence explicative, de réfutations indéfinies.

[...]

Celui qui compose en marchant est au contraire libre d'attaches, sa pensée n'est pas esclave des autres volumes, pas appesantie par les vérifications, pas alourdie par la pensée des autres. Aucun compte à rendre, à personne. Seulement penser, juger, décider. C'est une pensée qui naît d'un mouvement, d'un élan. On y ressent l'élasticité du corps, le mouvement de la danse. Elle retient, elle exprime l'énergie, le bondissement du corps.

Frédéric Gros, « Pourquoi je suis si bon marcheur (Nietzsche) », *Marcher, une philosophie*, p. 32-33.

Chez Nerval, les sentiers de forêts - plats labyrinthes -, les faibles plaines invitent le corps marchant à la douceur, à la langueur. Et remontent des souvenirs comme un mouvement des brumes. L'air est plus ruf chez Nietzsche, et sec surtout, transparent. La pensée est coupante, le corps est éveillé, frémissant. Ce ne peuvent être alors des souvenirs qui remontent, mais des jugements qui tombent : diagnostics, trouvailles, incises, jugements.

Frédéric Gros, « Pourquoi je suis si bon marcheur (Nietzsche) »,

*Marcher, une philosophie*, p. 36.



Il faut de la désinvolture pour pouvoir penser loin. Et qu'importe alors les détails, les précisions, les exactitudes : c'est la mesure du destin des hommes qu'il faut voir dessinée.

Frédéric Gros, « Pourquoi je suis si bon marcheur (Nietzsche) »,

*Marcher, une philosophie*, p. 38.

L'illusion de la vitesse, c'est de croire qu'elle fait gagner du temps. Le calcul paraît simple à première vue : faire les choses en deux heures plutôt que trois, gagner une heure. C'est un calcul abstrait pourtant : on fait comme si chaque heure de la journée était celle d'une horloge mécanique, absolument égale.

Mais la précipitation et la vitesse accélèrent le temps, qui passe plus vite, et deux heures à se passer écoulent une journée. Chaque instant est déchiré à force d'être segmenté, rempli à craquer, on empile dans une heure une montagne de choses.

Les journées à marcher lentement sont très longues : elles font vivre plus longtemps, parce qu'on a laissé respirer, s'approfondir chaque heure, chaque minute, chaque seconde, au lieu de les remplir en forçant les jointures. [...] Cet étirement du temps approfondit l'espace.

Frédéric Gros, « Lenteur », *Marcher, une philosophie*, p. 53-54.

Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs, d'odeurs, où le corps infuse.

Frédéric Gros, « Lenteur », *Marcher, une philosophie*, p. 55.



Toute route bonne à prendre, tout chemin vers le soleil, vers plus de lumière, d'aveuglement sourd. Ce n'est sans doute pas mieux ailleurs, mais c'est au moins loin d'ici. Il faut la route pour s'y rendre. « Les ping-pong dans mes poches crevées. » Il n'y a que sur la route vraiment, sur les sentiers, sur les chemins que ce n'est pas ici. [...]

La marche comme expression de la colère, de la décision ~~vide~~.

Frédéric Gros, « La rage de fuir (Rimbaud) », *Marcher, une philosophie*, p. 69-70.

Au fond, c'est de rencontrer l'autre, souvent, qui nous ramène à la solitude. La conversation mène à parler de soi et de ses différences. Et doucement, l'autre nous renvoie à nous-mêmes dans notre histoire et notre identité, ce qui veut dire les incompréhensions et les mensonges. Comme si cela existait. [...]

C'est impossible d'être seul quand on marche, tellement on possède de choses sous son regard, qui nous sont données, qui sont à nous par cette prise inaliénable de la contemplation. Il faut connaître l'inverse du promontoire, quand après un effort on s'est hissé sur la pointe du rocher, qu'on s'y assied et que s'offre à nous enfin la perspective, le paysage. Tous ces champs, ces maisons, ces forêts, ces sentiers, tout est à nous, pour nous. On s'en est rendu maître par l'ascension, il nous reste à jouir de cette maîtrise. Qui pourrait se sentir seul quand il possède le monde ?

Frédéric Gros, « Solitudes », *Marcher, une philosophie*, p. 79-80.



On m'est donc pas seul, parce qu'en marchant on gagne la sympathie de tout ce qui, vivant, nous entoure : les arbres et les fleurs. C'est à ce point qu'on peut parfois marcher simplement pour rendre visite : rendre visite à des coins de verdure, à des bouquets d'arbres, à des ballons violets.

Frédéric Gros, « Solitudes », *Marcher, une philosophie*, p. 82.

Tout, dans ce monde du travail, du loisir, de l'activité, de la reproduction et de la consommation des choses, tout a sa fonction, sa place, son utilité, et un mot juste qui lui correspond. Jusqu'à notre grammaire qui reproduit nos séquençages d'action, notre saisie laborieuse, nos affairissements. Toujours à faire, à produire, toujours à s'occuper. Notre langage est découpé dans les conventions des choses fabriquées, des gestes prévisibles, des comportements normalisés, des attitudes apprises. Artifices adaptés l'un à l'autre : le langage est pris dans la fabrication quotidienne du monde, y participe, il est de même essence que les tableaux, les chiffres, les bilans : mot d'ordre, injonction, synthèse, décision, rapport, codes. Le langage, c'est un mode d'emploi, un cahier des charges. Dans le silence de la marche, quand on finit par perdre l'usage des mots [...] dans ce silence, on écoute mieux alors, parce qu'on écoute enfin ce qui n'a aucune vocation à être retraduit, recodé, reformaté.

Frédéric Gros, « Silences », *Marcher, une philosophie*, p. 88-89.



Il [Rousseau] a déjà écrit que la culture, les lettres et les savoirs ont participé à la décadence de l'humanité, plutôt qu'à son accomplissement.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 99.

Arranger sa vie de sorte qu'on n'ait plus ni à courir ni à ramper, mais marcher.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 100.

Et là, marchant tout le jour, Rousseau conçoit le projet fou de retrouver - en lui *homo viator*, l'homme qui marche - l'homme naturel, non défiguré par la culture, l'éducation, les arts : celui d'avant, avant les livres et les salons, avant les sociétés et le travail.

Marcher, mais pas pour se retrouver lui dans une identité fleuve, pas pour redécouvrir une singularité travestie, pas pour se repérer des marques. Marcher longtemps pour retrouver en lui l'homme d'autrefois, le premier homme. Marcher, mais pas comme on va au désert se détacher du monde et de ses affres, se purifier de solitude, se préparer à son destin céleste, mais marcher pour redécouvrir en soi l'homme sorti des mains de la Nature, l'absolument primitif. Et il marche longtemps, s'enfonçant au plus loin, au plus sauvage, et se posant mille fois la question : qu'est-ce qui en moi réside, qu'est-ce qui en moi serait le contemporain exact de la gravité des arbres, le frère inquiet de ces bêtes dont je devine le frémissement ? Qu'est-ce que je trouve en moi de naturel, qu'est-ce que je découvre qui n'est pas dans les livres mais que je ne pourrai trouver qu'en marchant seul ?



Faire le portrait du premier homme, de l'homme absolument sauvage, découper en soi, par l'œuvre lente de ces marches en forêt, le vermis de l'homme social, réaliser ce portrait qui n'est pas dans les livres parce qu'ils ne parlent que de l'homme tard venu, civilisé, dénature, gonflé de passions sociales, dessiner ce premier homme. Décourir ainsi, d'interminables promenades solitaires, décalées, loin du monde, dans la seule compagnie des arbres et des bêtes, redécourir en soi le premier homme.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 101-102-103.

Mais quand Rousseau, marcheur solitaire, tâchait de retrouver sous l'épaisseur de la culture la vérité native des passions humaines, il ne découvre qu'un amour de soi naïf et sans prétention (tellement éloigné de l'égoïsme, de l'amour propre, qui est une manière de se préférer ; mais toujours la préférence est le contraire de l'amour), c'est-à-dire au fond un mouvement instinctif qui l'incite simplement à s'intéresser à lui-même, l'invite à se préserver, à se montrer attentif à son bien-être. L'homme ainsi naturellement s'aime, mais ne se préfère jamais. C'est en société seulement qu'on apprend à le faire. Il faut marcher longtemps pour réapprendre à s'aimer.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 105.

Voilà marcher : c'est accompagner le temps, se mettre à son pas comme on fait avec un enfant.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 109.



Rousseau, autrefois, pouvait dire qu'en marchant il était maître de ses imaginations, n'ayant à composer qu'avec ses chimères, absolument sûr de ses rêves. Au contraire, les dernières promenades ont l'immense douceur des détachements. Je ne veux dire : plus rien à espérer ni à attendre. Vivre seulement, se laisser exister. Parce qu'il n'y a plus à être quelqu'un, on se laisse seulement traverser par un courant, ou plutôt par ce ruisseau insistamment d'exister.

Frédéric Gros, « Les rêves éveillés du marcheur (Rousseau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 110.

Travailler : amasser des économies, être aux aguets perpétuellement pour ne rien rater des occasions de carrière, convoiter telle place, terminer en hâte, s'inquiéter pour les autres. Faire ceci, passer voir cela, inviter un tel : contraintes sociales, modes culturelles, affairement...

Toujours à faire quelque chose, mais être ? On laisse pour plus tard : il y a toujours mieux, toujours plus urgent, toujours plus important à faire. [...]

On ne fait rien en marchant, rien que marcher. Mais de n'avoir rien à faire que marcher permet de retrouver le pur sentiment d'être, de redécouvrir la simple joie d'exister, celle qui fait toute l'enfance. [...] L'enfant éternel, c'est celui qui n'a jamais rien vu d'aussi beau, parce qu'il ne compare pas.

Frédéric Gros, « Éternités », *Marcher, une philosophie*, p. 115-116.



Thoreau assiste à ce moment du XIX<sup>e</sup> siècle où s'ouvre l'ère des grandes productions de masse, où débutent l'âge du capitalisme total et l'époque des grandes exploitations industrielles. Il pressent la course indéfinie aux gains et à la mise à sac d'une Nature qui n'apparaît plus que comme puits de profits. Et face au développement de cette rage de l'enrichissement sans limites, face à la capitalisation aveugle des biens matériels, Thoreau propose une nouvelle économie.

Le principe en est simple. Il ne s'agit plus de se demander ce que rapporte telle ou telle activité, mais se qu'elle coûte en instants de vie pure. [...]

Une manière aussi de distinguer le profit du bénéfice. Quel profit je retire d'une longue marche en forêt? Il est nul: rien ne fut alors produit qui pourrait se revendre, aucun service social rendu qui pourrait me rapporter. En cela, la marche est désespérément inutile et stérile. Dans les termes de l'économie traditionnelle, c'est du temps perdu, gâché, du temps mort, sans production de richesses. Et pourtant jour moi, jour ma vie, je me dirai pas même intérieure, mais totale, absolue, le bénéfice est immense: un long moment où je suis demeuré à la verticale de moi-même, sans avoir été envahi par les tracasseries relatives, étourdissants, ni aliéné par les caquets incessants des bavards.



Je me suis capitalisé de moi-même pendant tout le jour.  
Un long moment où je suis demeuré à l'écoute ou dans  
la contemplation : la Nature alors m'a donné, sans  
compter, toutes ses couleurs. [...]

La différence entre le profit et le bénéfique, c'est que les  
opérations qui permettent le profit, un autre pourrait les  
faire à ma place : c'est lui qui sortirait gagnant. [...]  
Ce qui m'est bénéfique en revanche dépend de gestes,  
d'actes, de moments de vie qu'il m'est impossible de  
déléguer. Vivre, au plus profond, personne ne peut le faire  
à notre place. Pour le travail, on peut se faire remplacer,  
mais pas pour marcher. Le grand critère est là.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 123-124-125.

La pauvreté dont parle Thoreau s'oppose aussi bien à la  
richesse qu'à la misère - richesse de ceux qui s'aliènent  
pour avoir toujours plus, misère de ceux qui triment pour  
gagner trois fois rien - : elle s'oppose au système. Il s'agit  
de ne pas jouer. Pas de garder sa mise, d'économiser  
parcimonieusement, de ne pas dépenser, mais de ne pas jouer.  
C'est une frugalité choisie.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 127-128.



Il faut continuer à calculer, et vous avouerez, dit Thoreau, qu'on va plus vite en marchant. Parce que posséder un attelage, une voiture, cela vous coûtera des journées de travail. La distance que vous effectuerez par voiture en un jour, elle vous coûte plusieurs mois de travail, alors marchez! Vous y serez plus vite, et vous y aurez gagné en plus la profondeur du ciel et ~~la~~ couleur des arbres.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 128-129.

Écrire devrait être ceci : un témoignage d'une expérience muette, vivante. Et pas le commentaire d'un autre livre, pas l'explication d'un autre texte. Le livre comme témoin.

Mais je dirais « témoin » au sens que prend ce mot dans une course de relais : on passe le « témoin » à un autre, et il se met à courir. Le livre ainsi, même de l'expérience, renvoie à l'expérience. Les livres ne sont pas ce qui nous apprendrait à vivre (c'est le triste programme des donneurs de leçons), mais ce qui nous donne envie de vivre, de vivre autrement : retrouver en nous la possibilité de la vie, son principe.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 132-133.



La réalité quand on marche, ce n'est pas seulement la solidité du sol, mais encore l'épreuve de sa propre consistance. Thoreau ne cesse d'y insister : dans la marche, c'est aussi de sa réalité qu'il est question. Parce que l'homme ne se sent pas alors dans la Nature, mais naturel.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) »,  
*Marcher, une philosophie*, p. 134.

il faut toujours partir à l'aube quand on marche. Pour accompagner le lever du jour. Et dans cette heure indéfinie, floue, on ressent comme les balbutiements de la présence. Marcher le matin, c'est rencontrer la pauvreté de notre volonté, au sens où vouloir est le contraire d'accompagner. Je veux dire que suivre pas à pas un matin qui se lève, c'est tout sauf un arrachage brusque, une volte-face brutale, une décision. L'évidence du jour s'impose lentement. Bientôt le soleil sera levé et tout commencera. Les duretés des conversions volontaires, solennelles, bavardes, trahissent leur fragilité. Le jour ne commence jamais comme un acte de volonté : il se lève dans une certitude sans inquiétude. Marcher le matin, c'est comprendre la force des commencements naturels.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) », *Marcher, une philosophie*, p. 136.



C'est jusqu'à marcher, c'est en finir enfin avec les informations, ce qu'on appelle dérisoirement sans doute les « nouvelles ». Le propre des « nouvelles » c'est de devenir vieilles aussitôt qu'énoncées. [...] Le vrai défi pourtant n'est pas de savoir ce qui a changé, mais d'approcher ce qui demeure éternellement neuf. Aussi faut-il remplacer la lecture des journaux du matin par une promenade. Les nouvelles se remplacent, se brouillent, se répètent, s'oublient. Dès qu'on marche, c'est vrai, tout ce bruit, ces rumeurs, tout s'efface. Quoi de neuf ? Rien, l'éternité calme des choses, toujours recommencée.

Frédéric Gros, « La conquête du sauvage (Thoreau) », *Marcher, une philosophie*, p. 140-141.

Le marcheur par exemple, sur des glaciers sans nom, des cieux sans lendemain, des prairies sans histoire, disperse ses éclats coupants de regard, qui s'enfoncent dans les choses. S'il marche, c'est pour entailler l'épaisseur du monde.

Frédéric Gros, « Pèlerinage », *Marcher, une philosophie*, p. 152.

La montagne sacrée est là, face au marcheur, nombril de la terre, axe du monde, centre absolu. Et le pèlerin, confronté au vertige de cette vision, se trouve simultanément vainqueur et vaincu. Tout paysage absolument grandiose à la fois terrasse et traversé d'une énergie victorieuse celui qui l'a conquis en marchant. Deux mouvements le parcourent en même temps : pousser un cri de victoire et s'effondrer en pleurant.

Frédéric Gros, « Régénération et présence », *Marcher, une philosophie*, p. 169.



Le Cynique par sa vie grossière, rustre, fait valoir une première expérience : l'élémentaire. Il faut dire qu'il se trouve confronté aux éléments dans toute leur force, leur brutalité même : le vent glacial, la pluie battante, le soleil brûlant. Par la marche, il s'y expose, comme par son dénuement : sans domicile ni possession aucune. Mais par là, il retrouve une vérité de cette condition primitive. L'élémentaire, c'est la vérité de ce qui tient, résiste, n'est accroché à aucune circonstance. L'élémentaire comme vrai est sauvage, et participe à l'énergie des éléments.

Frédéric Gros, « La démarche cynique », *Marcher, une philosophie*, p. 181.

Le Cynique brise le jeu de cette opposition classique [entre l'apparence et l'essence]. C'est qu'il ne va pas chercher, il ne va pas reconstruire une vérité au-delà des apparences. Il ira la débusquer dans la radicalité de l'immanence : juste en-dessous des images du monde, il traque ce qui les soutient. L'élémentaire : il n'y a de vrai que le soleil, le vent, la terre, le ciel. Ce qu'ils ont de vrai, c'est leur indépassable rigueur.

Frédéric Gros, « La démarche cynique », *Marcher, une philosophie*, p. 182.



Le cynique n'est pas immoral. Mais il se sert de la simple affirmation de son corps, au ras de ses fonctions biologiques, pour dénoncer tout ce que les hommes refourent de bonne éducation, de valeurs apprises, d'hypocrisies quand ils parlent de la Nature. C'est qu'elle est devenue, par les sages immobiles, la valise diplomatique des conventions sociales, des schémas culturels : tout y est passé en doute. Le cuu est révolutionnaire.

Frédéric Gros, « La démarche cynique », *Marcher, une philosophie*, p. 185.

Ce « dehors » des cyniques déstabilise l'opposition traditionnelle du privé et du public. C'est là une distinction pour sédentaires : il s'agit de choisir entre deux cercles clos, protégés du grand dehors. Le privé, c'est l'intimité des passions familiales, les secrets du désir, la protection des murs, la propriété. Le public, c'est l'ambition et la réputation, la course des reconnaissances, le regard des autres, les identités sociales.

Mais le cynique est « dehors ». Et c'est depuis cet ailleurs, cette extériorité au monde des hommes qu'il peut confondre les bassesses privées et les vices publics. C'est depuis ce dehors qu'il conspue, qu'il se moque et rabat l'un sur l'autre le privé et le public comme autant de petits arrangements humains.

Frédéric Gros, « La démarche cynique », *Marcher, une philosophie*, p. 186.



Une dernière dimension du Cynique voyageur, c'est le nécessaire. Le nécessaire ne s'impose pas comme une fatalité, il se découvre, il se débouque, se conquiert. Là encore, il s'agit de subvertir un système d'opposition traditionnelles : entre l'utile et le futile. Le philosophe, courbé sur son écritoire, croit avoir pensé beaucoup, quand il a dit qu'un lit est utile, mais qu'il est futile d'exiger, pour dormir, un lit à baldaquin, ou qu'il est utile de boire au verre, mais qu'il n'exigera pas de coupe en or pour se rassasier. Distinctions vaines pour les Cyniques, parce qu'elles ne sont pas jusqu'à l'épreuve du nécessaire. [...]

Voilà le nécessaire : une conquête d'ascète. Il ne s'agit pas, comme les philosophes collés à leur chaise, de dire qu'il faut savoir se détacher de toutes les richesses inutiles qui nous encombrant, mais de creuser un peu en-dessous de l'utile, jusqu'au nécessaire. C'est davantage que de la frugalité : se contenter de peu, faire attention. La tâche, là, est plus âpre, difficile, exigeante : n'accepter que le nécessaire. On est bien au-delà de la résignation. Ce dépassement conduit à l'affirmation d'une souveraineté absolue. Car ce nécessaire, conquis au-delà de l'utile, renverse la signification du dénuement.



Douceur et mélancolie : dans des lueurs toujours vagues et  
Tremblantes, la marche chez Nerval berce l'esprit, tout  
balloté parmi des souvenirs renaissants. Et par là, par ces  
marches douces et faciles, surmontent les longs chagrins de  
l'enfance. On ne se souvient, en marchant, que de ses rêves.

Cette marche-là, dans ces forêts frissonnantes, qui vont du  
bleu le matin à l'orange le soir, sans rien de noir ni de  
coupant, n'apaise pas la tristesse. Elle ne constitue pas  
le remède tonifiant, la ressource d'énergie. Elle ne l'annule  
pas : elle la transforme. C'est une alchimie que les enfants  
connaissent, pratiquent. On se promène alors comme on se  
laisse aller dans l'eau, pour diluer le chagrin et se mouvoir  
avec. Laisser voguer sa tristesse à l'air libre : s'abandonner.  
C'est une marche rêveuse, et Nerval retrouve le promeneur  
solitaire.

Frédéric Gros, « L'errance mélancolique (Nerval) », *Marcher, une philosophie*, p. 203.

Marcher, comme une décision continue du délire, haute  
conquête des solitudes. [...] la marche évanouit le délire. [...] Les autres meurent  
croient errer, alors qu'il s'agit de suivre son idée, l'idée qui entraîne, forte. Les mots viennent à  
la bouche : on parle comme on marche. Tout est vrai. La  
marche, c'est de la mélancolie active.

Frédéric Gros, « L'errance mélancolique (Nerval) », *Marcher, une philosophie*, p. 207.



La marche est monotone, sérieusement monotone. Les grands récits de marche (de Tœpffer à Vieuchange) me peuvent tenir que par tous les accidents survenus, les rencontres surgies, la description des souffrances. Il y a toujours, dans ces épopées du jébrunage ou de la randonnée, infiniment plus de pages sur les haltes que sur les parcours eux-mêmes. L'événement n'appartient jamais à la marche, il est ce qui l'interrompt.

Frédéric Gros, « La sortie quotidienne (Kant) », *Marcher, une philosophie*, p. 214.

La discipline, c'est l'impossible conquis par la répétition obstinée du possible. [...] Par la discipline, il arrive qu'on devienne, pour soi-même, un destin. [...] L'inéluctable, c'est par faire voir que la discipline n'est pas seulement une habitude passive. Il fait sentir un destin de la volonté, par quoi Nietzsche définirait la liberté.

Frédéric Gros, « La sortie quotidienne (Kant) », *Marcher, une philosophie*, p. 216.

Et il me faudrait pas opposer ici la tendance rêveuse, imaginative des enfants, à l'objectivité réaliste des adultes. Ce sont les enfants qui sont absolument réalistes : ils ne procèdent jamais par généralités. L'adulte reconnaît la forme générale dans un cas particulier, un représentant dans l'espèce, ditout le reste et prononce : c'est du lilas, voilà un frêne, un pommier. L'enfant, lui, perçoit des individus, des personnalités. Il voit le profil unique, sans le masque d'un nom commun, d'une fonction. Quand on marche avec des enfants, ils font voir des bêtes fabuleuses dans des frondaisons d'arbre, ils font sentir la douceur des pétales de fleur. Ce n'est pas le triomphe de l'imagination, mais un réalisme sans préjugés : total.

Frédéric Gros, « Promenades », *Marcher, une philosophie*, p. 220-221.



La disponibilité, c'est une synthèse rose d'abandon et d'activité, faisant tout le charme de l'épuit à la promenade. L'âme s'y trouve en effet disponible au monde des apparences. Elle n'a de comptes à rendre à personne, n'a aucun impératif de cohérence. Et dans ce jeu sans conséquences, il se peut que le monde se livre davantage au promeneur, tout au long de ses déambulations fantasmagoriques, qu'à l'observateur sérieux et systématique.

Frédéric Gros, « Promenades », *Marcher, une philosophie*, p. 226.

Le flâneur suppose ce moment où la ville a pris des proportions telles qu'elle devient un paysage.

Frédéric Gros, « Le flâneur des villes », *Marcher, une philosophie*, p. 236.

Cette foule est hostile, hostile à chacun de ceux qui la composent. Chacun veut aller vite et l'autre devient un obstacle sur son chemin. La foule transforme immédiatement l'autre en concurrent. Ce n'est pas la foule en marche, celle des manifestations, des grèves, des revendications unitaires, la foule épique, le bloc formidable d'énergie. Chacun s'y décourse au contraire des intérêts contradictoires, au niveau le plus concret de son déplacement. On n'y rencontre personne. Des visages inconnus, la plupart du temps fermés, et que, statistiquement, on a peu de chances de connaître. L'expérience commune, dans les siècles qui avaient précédé, c'était la surprise d'un étranger dans la ville : un visage inconnu. D'où vient-il, que vient-il faire là ? Mais aujourd'hui, l'anonymat est la règle. Le choc, c'est de reconnaître.

Frédéric Gros, « Le flâneur des villes », *Marcher, une philosophie*, p. 237.



Le marcheur des grands espaces, le randonneur avec son sac sur le dos opposé à la civilisation. L'éclat d'une rupture, le tranchant d'une négation (Jack Kerouac, Garry Snyder, ...). L'acte de marcher du flâneur est plus ambigu, sa résistance à la modernité ambivalente. La subversion, ce n'est pas de s'opposer, mais de contourner, détourner, exagérer jusqu'à altérer, accepter jusqu'à dépasser.

Le flâneur subvertit la solitude, la vitesse, l'affairisme et la consommation. [...]

Elle [la créativité poétique du flâneur] dépasse l'atrocité des villes pour en saisir les merveilles passagères, elle explore la poésie des choses, mais sans s'arrêter pour dénoncer l'aliénation du travail et des masses. Le flâneur a mieux à faire : remythologiser la ville, inventer de nouvelles divinités, explorer la superficie poétique du spectacle urbain. [...]

Le flâneur des villes ne se rend pas présent à une plénitude d'Être, mais seulement disponible à des choses visuelles dispersées. Le marcheur s'accomplit dans l'abîme d'une fusion, le flâneur dans l'exploration d'une dispersion indéfinie d'éclats.

Frédéric Gros, « Le flâneur des villes », *Marcher, une philosophie*, p. 238-241-242-243.

Il faut s'enraciner chaque fois, pour repartir. Le pied, c'est ainsi qu'il s'enracine : par cet enlacement à la terre répété. Chaque pas forme un nœud de plus. Pas de moyen d'être davantage terrien qu'en marchant : la monotonie démesurée du sol.

Frédéric Gros, « Gravité », *Marcher, une philosophie*, p. 247.



Un sage taoïste disait : « Les pieds sur le sol occupent très peu d'espace ; c'est par tout l'espace qu'ils n'occupent pas qu'on peut marcher. » [...]

Tchouang-tseu voulait encore dire que les pieds comme tels sont de petits morceaux d'espace, mais leur vocation (« marcher ») c'est d'articuler l'espace du monde. La dimension du pied, l'écartement des jambes, n'ont pas de place, jamais rangés nulle part. Mais ils mesurent tout le reste. [...]

Marcher ainsi articule la profondeur de l'espace et fait vivre le paysage.

Frédéric Gros, « Gravité », *Marcher, une philosophie*, p. 248-249.

Pour finir, je remarque que dans beaucoup d'activités, de sports, la joie provient de la transgression de la pesanteur, de la victoire sur elle : par la vitesse, l'élévation, l'élan, l'invitation au dépassement vertical. Mais marcher au contraire, c'est expérimenter à chaque pas la pesanteur, l'aimantation inexorable de la terre. Le passage de la course au repos est une violence. On se tient les côtes, très vite les gouttes de sueur inondent, le visage cuit. On s'arrête parce que le corps craque, la respiration ne suit plus. Quand on marche au contraire, s'arrêter, c'est comme un accomplissement naturel : on s'arrête pour accueillir une nouvelle perspective, pour respirer le paysage. Et puis on repart, cela ne fait pas rupture. Il y a comme une continuité entre la marche et le repos, parce qu'il ne s'agit pas de transgresser la gravité, mais de l'accomplir.

Frédéric Gros, « Gravité », *Marcher, une philosophie*, p. 249-250.



Marcher, c'est exactement se résigner à être ce corps qui marche, incliné. Mais l'étonnant est que cette résignation lente, cette immense lassitude nous donnent la joie d'être. De n'être que cela certes, mais absolument accordé. Notre corps de plomb à chaque pas retombe sur la terre, comme pour y reprendre racine. La marche est une invitation à mourir debout.

Frédéric Gros, « Gravité », *Marcher, une philosophie*, p. 250.

Thoreau écrivait : « On ne peut pas tuer le temps sans aussitôt blesser l'éternité. » On ne marche pas pour tuer le temps, mais l'accueillir, l'effeuiller au fil des pas, secondes, jétales.

Frédéric Gros, « Élémentaire », *Marcher, une philosophie*, p. 252.



Gandhi me dit pas : n'opposez aucune résistance quand les coups pleuvent, quand les brutalités redoublent. Il dit au contraire : résistez de toute votre âme en restant droit le plus longtemps possible, en ne cédant jamais sur votre dignité, et sans manifester ni agressivité ni rien qui pourrait rétablir, entre celui qui frappe et celui qui est frappé, égalité et réciprocité dans une communauté de violence et de haine. Au contraire, manifestez envers celui qui vous frappe une immense compassion. Il faut que le rapport demeure, en tout, dissymétrique : d'un côté une rage aveugle, physique, faineuse, et de l'autre une force spirituelle d'amour. Si l'on tient bon, alors le rapport s'inverse, et la force physique dégrade celui qui l'emploie, devenu une bête fureuse, tandis que toute l'humanité rejaille sur celui qui gît à terre, et qu'on a élevé à une humanité pure quand on voulait le rabaisser. La non-violence fait honte à la violence.

Frédéric Gros, « Mystique et politique (Gandhi) », *Marcher, une philosophie*, p. 270.



Gandhi meurt assassiné par un hindou fanatique le 30 janvier 1948.

Demeure l'image de ce vieil homme de près de soixante-dix-sept ans, avançant tout le jour en s'appuyant sur l'épaule de sa petite nièce, et tenant de l'autre main son bâton de pèlerin, allant à pied de village en village, de massacres en massacres, soutenu par sa seule foi, vêtu comme le dernier des pauvres, et faisant valoir à chaque fois l'évidence de l'amour et l'absurdité des haines, opposant à la violence du monde la paix infinie d'une marche lente, humble, interminable.

Frédéric Gros, « Mystique et politique (Gandhi) », *Marcher, une philosophie*, p. 274-275.

Wordsworth est un personnage incontournable dans une histoire de la marche, beaucoup d'érudits le considérant comme l'authentique inventeur de la randonnée. C'est lui qui le premier - à une époque encore (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) où marcher était le seul fait des miséreux, des vagabonds ou des bandits de grand chemin (sans parler des saltimbanques ou des colporteurs) - invente la marche comme acte poétique, communion avec la Nature, épauvement du corps, contemplation du paysage - Christopher Merley écrit de lui qu'il fut « un des premiers à mettre ses jambes au service de la philosophie ».

Frédéric Gros, « Répétition », *Marcher, une philosophie*, p. 279-280.



Du reste quand on marche, il n'y a bien cet instant où, de la répétition monotone du pas, surgit soudain un calme absolu. On ne pense plus à rien, plus aucun souci ne nous agite, plus rien n'existe que la régularité du mouvement qu'on accompagne, ou plutôt : nous sommes tout entiers la répétition calme des pas.

Frédéric Gros, « Répétition », *Marcher, une philosophie*, p. 287.

Marcher longtemps, très longtemps, ce n'est pas seulement le ciel au-dessus, mais autour bientôt, tout à cette présence têtue. Simplicité fragmentée de la présence : des feuilles, cette écorce, quelques pierres. Beauté de la simplicité d'être des choses, révélée au marcheur endurent. Beauté décapée, offerte, sans éclat. Il n'y a plus à inventer d'autres mythologies, à décourir des récits derrière, à projeter ses rêves. Seulement à nommer. Le poème devient simple écho de la présence, la présence simple des choses :

Frédéric Gros, « Marcher dans le retrait des dieux (Hölderlin) », *Marcher, une philosophie*, p. 294.

Alors on marche, ce qui est ne rien faire, mais sans le voir, seulement le bruit diffus de la rue et des pas. Ce sont les marches grises, parce que dehors tout est gris. Non pas la flânerie poétique, pas la promenade salutaire, rien de lyrique, d'épique, de dramatique. Marcher comme on respire, pas même pour se sentir vivant, mais parce qu'à rester immobile, on se sent trop ne rien faire. [...] La fin du monde, ce n'est pas quand tout s'arrête, mais quand tout continue, interminablement : rien d'autre à faire que poser un pied devant l'autre, sous les lumes froides.

J'ai marché comme ça quelquefois dans Paris.

Frédéric Gros, « Fin du monde », *Marcher, une philosophie*, p. 299-300.



